

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 28 (1940)
Heft: 114-115: Mélanges offerts à M. Arnold Reymond

Artikel: Une expérience socratique
Autor: Brunschvicg, Léon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380381>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UNE EXPÉRIENCE SOCRATIQUE

Dans une des poésies les plus célèbres d'Alfred de Vigny, nous entendons le cri d'alarme qu'a suscité l'apparition des chemins de fer. Est-ce qu'elle ne devait pas entraîner une sorte de régression — retour de l'hétérogène à l'homogène, dira Spencer — en effaçant le caractère propre à tel ou tel groupe social, en accélérant le mouvement qui soumet à la monotonie d'une *mode* indifférente la diversité précieuse des *coutumes* ? Puis l'automobile est venue qui nous a rendu, avec la familiarité des routes, le goût du régional dans l'art comme dans la cuisine, qui nous a seulement permis d'en faciliter l'usage et d'en multiplier les joies.

Un phénomène du même ordre s'est produit par la découverte de la Radio-diffusion. Quel professeur, devant un auditoire restreint et chambré, n'a jeté un regard vers le temps où l'action d'un philosophe se passait en plein air ? Socrate, sur l'Agora, interpellait le premier venu, et l'obligeait à réfléchir sur les questions dont dépendait la destinée individuelle comme l'avenir de la cité. L'ampleur et la complexité des centres de civilisation semblaient nous interdire cette communication directe d'homme à homme, de conscience à conscience, lorsque, brusquement, ce service que nous n'attendions plus, la magie de la T. S. F. s'offre à nous le restituer. Quelqu'un qui a quelque chose à dire va pouvoir s'adresser à tous sans distinction de lieu, d'âge, de condition, avec ce sentiment particulier de parler à chacun séparément, confidentiellement, comme dans le secret de l'oreille. La Radiophonie permet à l'Université d'atteindre désormais l'universalité de sa compréhension comme de son extension.

C'est ce privilège que la Radio-diffusion de l'Etat français a mis à profit pour instituer une série d'*Entretiens philosophiques*, coordonnés de semaine en semaine autour d'un thème général. Parce que j'ai été mêlé à cette tentative dont j'avais fait la confidence à notre ami Arnold Reymond, dans les semaines de souffrance et d'héroïsme où nous l'avons tant de fois admiré, il m'a semblé qu'il y avait intérêt, dans ce *Recueil* qui lui est dédié, à indiquer le sens de cette expérience, à préciser par un exemple la voie qui est ouverte pour l'œuvre de redressement intellectuel, de relèvement moral, plus que jamais commandée par les terribles épreuves de l'Europe d'aujourd'hui.

Le sujet que nous avons choisi était celui-là même qui était à la base de l'enseignement socratique, et qui à plus de vingt siècles de distance n'a que trop conservé sa poignante actualité : *le rapport de la loi et de la liberté*. Termes antithétiques ou termes à concilier ? Ce que nous savons, en tout cas, c'est que nous n'avions pas à faire à une question dialectique dont il est permis à quiconque de se désintéresser. Ce ne sont pas de simples abstractions que la tyrannie d'une loi qui se refuse au droit de la liberté ou le péril d'une liberté qui se désarme elle-même par son mépris de la loi. Tous, nous sommes engagés dans le même drame, secoués par la même tempête. Et notre premier devoir, puisque nous habitons un pays où il y a place pour l'exercice d'une pensée droite, c'est de nous associer les uns aux autres afin de considérer les faits, d'examiner les principes, qui peuvent servir à orienter notre action. Comment se présente, au niveau de la civilisation actuelle, le problème des rapports entre la loi et la liberté ? Telle est la question que, sur notre appel, ont bien voulu présenter sous ses différents aspects dans des causeries d'une vingtaine de minutes, non seulement des philosophes de profession, Bouglé, Georges Dumas, Halbwachs, Lucien Lévy-Bruhl, Parodi, Félix Pécaut, mais aussi le R. P. Sanson et M. le Rabbini Julien Weill, des savants, les professeurs Paul Couderc, Démaret, René Leriche, des juristes et des économistes, Pierre Laroque, Henri Lévy-Bruhl, William Oualid, Georges Scelle, des personnalités mêlées à l'action éducative de notre pays, M. Auriac et M^{me} Léon Brunschvicg. Le texte des causeries a, d'ailleurs, été publié par les *Cahiers de Radio-Paris*, dans les *Cahiers* mensuels qui vont du 13 janvier au 15 juillet 1939 (sauf le numéro du 15 mars) ; et ils auraient pu, en période normale, être réunis dans un volume.

Je voudrais indiquer le plan d'ensemble que nous avons proposé

à nos collaborateurs et les conclusions auxquelles devait nous conduire notre effort commun. Le thème général dont les *Entretiens* ont eu à rechercher la justification et l'application, nous l'avons emprunté à une remarque profonde que Kant exprime sous une forme charmante. La colombe, que l'on voit lutter contre la résistance de l'air, ne serait-elle pas tentée de croire qu'elle volerait bien plus aisément si la pesanteur n'existait pas ? Et cependant, c'est la pesanteur de l'air qui la soutient.

Les premiers exposés devaient donc être consacrés à la science pour lui demander comment nous avons été amenés par elle à mettre en pratique la règle dont Bacon a donné la formule lapidaire : *pour commander à la nature, il faut avoir su commencer par lui obéir*. La meilleure manière de mettre en relief la portée de la formule, c'était de se tourner d'abord vers la mentalité primitive, de dessiner le tableau d'un *monde sans lois*, objet d'espérances inconsistantes ou de terreurs paniques à propos de n'importe quelle circonstance accidentelle, et que seuls s'imaginent dompter les procédés mystérieux de la magie. De là, il convenait de suivre les phases du progrès qui a révélé aux hommes la nécessité objective d'un ordre naturel. Or, sur la nécessité de la loi, se fonde la liberté de l'action ; et c'est de quoi deux exemples sont particulièrement frappants pour nous convaincre. D'une part, à mesure que l'homme a établi d'une façon plus précise les conditions de l'équilibre pour les solides, pour les liquides, pour les gaz, il a perfectionné l'art de construire des maisons qui triomphent du temps, des bâtiments qui tiennent la mer, jusqu'à l'heure toute proche de nous où le rêve d'Icare est devenu réalité. D'autre part, la thérapeutique médicale n'est-elle pas d'autant plus efficace qu'on a mieux compris à quel point la maladie et la santé sont régies par des lois communes ? « La maladie n'est pas un ordre monstrueux, elle n'est, suivant le mot de Claude Bernard, qu'une physiologie à peine déviée. »

Sur le terrain purement objectif de la physique et de la biologie est donc mise hors de conteste la connexion de la loi et de la liberté. Mais quel usage sera-t-il fait de cet accroissement de puissance ? Question décisive à laquelle les développements prodigieux de la technique contemporaine donnent un caractère tragique. L'étude du rapport entre la loi et la liberté devait donc passer du plan matériel au plan moral. Il s'agira de rechercher les facteurs essentiels auxquels est due la forme spirituelle de notre civilisation : d'une part la Bible

et l'Évangile, d'autre part le génie hellénique qu'illustre l'appel de l'*Antigone* de Sophocle à la souveraineté de la loi non écrite, comme la réflexion méthodique d'un Socrate ou d'un Marc Aurèle, comme la déclaration romaine de l'universalité du droit. De là, le monde moderne se fraie péniblement un chemin vers la liberté de conscience, qui ne sera pleinement reconnue qu'à l'époque de la Révolution française.

Et voici que se précisent les problèmes des temps nouveaux. A cet égard, l'*Esprit des Lois* nous a paru fournir un excellent point de repère. Montesquieu, instruit de toute l'expérience du passé, nous rend attentif aux écueils qui menacent la stabilité de l'équilibre entre l'action du gouvernement et la liberté du citoyen ; il donne le modèle de l'analyse qui fait sa part à chacun des ordres de conditions qui déterminent la structure d'une société donnée. Et nous nous sommes demandé alors à quel stade nous en sommes arrivés maintenant. Notre législation a-t-elle réussi à faire de l'État le garant des droits de l'individu ? Est-elle parvenue à faire disparaître l'injustifiable inégalité des sexes ? L'éducateur a-t-il compris qu'il ne doit se servir de son autorité que pour préparer la formation d'un être libre ? Quelles bases la connaissance des lois statistiques nous offre-t-elle pour concilier le libéralisme de principe avec le devoir de prévoyance sociale ? Enfin (et nous étions ainsi conduits à débrouiller l'écheveau des problèmes qui sont, pour tout être qui écoute, qui pense, qui souffre, au cœur de ses préoccupations quotidiennes), comment les théories de la politique et de l'économie débordent-elles du régime intérieur sur l'horizon international, avec les problèmes du libre échange et du droit des peuples ?

Or, il est visible que de tels problèmes seront résolus non du dehors, mais du dedans. Tout y revient à l'idée que l'homme se fait de lui-même. A quoi bon s'être assuré la liberté des mouvements physiques et des droits civils, si l'homme doit rencontrer dans les conditions de son organisme, ou dans la pression du milieu social, ou même dans la fatalité de sa nature psychologique, une puissance dont sa volonté, libre en apparence seulement, et sa conduite effective seraient de simples reflets ?

La dernière partie des *Entretiens* a donc porté sur les problèmes proprement philosophiques qui, aussi bien, ne se laissent pas éluder. Dans une causerie spéciale, l'attention devait être attirée sur les questions, délicates et toujours controversées, auxquelles donne

lieu le fait de l'aliénation mentale : quelle garantie est-il légitime de prendre pour protéger la société contre les dangers consécutifs du désordre intellectuel ? mais aussi quelles précautions est-il nécessaire de prévoir, dans l'intérêt de la personne, contre les abus qui peuvent naître de cette protection même ?

Tel est le cadre de ces causeries destinées en quelque sorte à un public illimité, à travers lesquelles nous avons travaillé pour maintenir la convergence intime de la connaissance scientifique et de l'aspiration religieuse, de l'application sociale et de la réflexion philosophique.

Quant à l'esprit qui les a animées, il se reflète dans la conclusion que nous empruntons au *Cahier* du 15 juillet 1939 (la date a son éloquence). « A mesure que la science nous atteste l'immensité de cet univers par rapport auquel notre terre n'est qu'un point infime, à mesure qu'elle diminue devant notre propre regard l'image physique de notre être, à mesure aussi elle relève l'homme dans sa propre estime en tant précisément qu'il est l'auteur de ce savoir universel et véritable. Disons donc que la science n'a pas accompli sa tâche, qu'elle est restée en deçà de sa mission, si elle n'a servi qu'à mettre des moyens plus puissants, d'une puissance littéralement diabolique, au service de nos instincts, instinct de jouissance ou de destruction, si elle n'est pas parvenue à transformer l'homme prisonnier de son individualité en un foyer de compréhension universelle, capable de constituer en lui l'humanité grâce au même progrès de méthode qui lui a permis d'atteindre la vérité du monde.

« Le conflit dont la menace pèse sur la civilisation spirituelle de notre continent n'est pas entre deux idéologies, comme on le répète trop souvent, au risque de déshonorer l'innocente idéologie, mais entre deux types d'humanité qui ne sont pas sur le même plan.

« Dans le premier l'homme, pris au niveau de son instinct, est, selon la formule de Hobbes « un loup pour l'homme ». Quand il regarde celui qu'il appelle son *semblable*, c'est pour y retrouver, comme dans un miroir, l'image de ce qui lui tient lieu d'âme. Ce seront les mêmes réflexes brutaux, les mêmes cris d'animal, les mêmes injures insensées. Au XVII^e siècle, comme le montrait La Rochefoucauld, témoin des intrigues de la Fronde, l'amour-propre, tout indéracinable et tout insatiable qu'il est, avait du moins la pudeur de se dissimuler sous le masque de l'hypocrisie, « hommage rendu à la vertu ». On ne peut même plus dire qu'il en soit ainsi aujourd'hui. Le grand homme

d'Etat et le parfait *gentleman* qu'est M. Antony Eden notait qu'une certaine diplomatie tend à s'instituer en Europe, qui ne consiste plus qu'en aboiements, aboiements scandés dans une parade spectaculaire par les interruptions d'une populace servile et hurlante.

« Mais nous qui ne nous laissons pas soumettre à la *loi de la jungle*, nous qui demeurons attachés à la dignité et à la liberté de la pensée, nous ne consentons pas à être, chacun pour notre compte, le semblable de pareils semblables. Nous voulons être pour autrui ce qu'autrui devrait être pour nous, le *moi* généreux, tel que Descartes le décrit et le réalise. Le mouvement du centre vers la circonférence ne signifie pas la conquête et l'exploitation d'un *espace vital* ou d'un *espace social* au profit d'un certain individu ou d'une certaine race, mais l'expansion de l'intelligence sympathique qui intègre à notre conscience l'universalité du temps humain comme de l'étendue céleste, et qui fait ainsi que les hommes s'unissent du dedans par la participation à la vérité d'un même idéal, capable de luire pour tous et de se communiquer tout entier à chacun. N'avons-nous pas lu dans le dernier chef-d'œuvre de Saint-Exupéry ces lignes étonnantes par leur profondeur et leur simplicité : « Aimer, ce n'est point nous regarder l'un l'autre, mais regarder ensemble dans la même direction ? »

A quoi, écrivant le 25 septembre 1939, nous pouvons ajouter un mot. L'expérience heureuse des Entretiens Philosophiques devait être renouvelée pour l'année 1939-1940. Le plan et le titre de la série étaient arrêtés : *le sens de l'humain*. Et M. Georges Duhamel qui, à la déclaration de guerre, a pris en charge ce qu'il appelle *l'Université des ondes*, la dirigera.

Léon BRUNSCHVIG.
